



HAL
open science

L’imaginaire des langues dans le roman en wolof, entre nationalisme linguistique et diversalité

Alice Chaudemanche

► To cite this version:

Alice Chaudemanche. L’imaginaire des langues dans le roman en wolof, entre nationalisme linguistique et diversalité. colloque et université d’été, EUR du Grand Paris, FRAPP (Francophonies – Plurilinguismes: Politique des langues): “ Imaginaires des langues: enjeux de pouvoir, nouveaux savoirs ”, EUR FRAPP: Francophonies et Plurilinguismes, Politique des langues, Jun 2022, Créteil, France. hal-03888665

HAL Id: hal-03888665

<https://hal.science/hal-03888665>

Submitted on 11 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

L’imaginaire des langues dans le roman en wolof, entre nationalisme linguistique et diversité

Alice CHAUDEMANCHE

Merci aux organisateurs et organisatrices, pour leur gentillesse et leur efficacité.

Je vais faire un pas de côté par rapport au thème de notre session – *Du plurilinguisme à la politique des littératures francophones* – puisque je vais vous parler d’une littérature qui n’est pas francophone mais qui s’est en partie construite en réaction à la francophonie littéraire : la littérature en wolof. Plus précisément ma communication va porter sur l’imaginaire des langues dans le roman en wolof.

En sociolinguistique, la notion d’imaginaire linguistique désigne le rapport du sujet à la langue et aux langues. Anne-Marie Houdebine justifie le choix du terme d’imaginaire en expliquant qu’il « décrit une fiction de langue idéale ou plus ou moins idéalisée¹. » Elle précise que la notion d’imaginaire nous place sur le « versant fictif, imaginaire, où se jouent l’intime et le collectif ». En cela, elle se distingue de la notion d’idéologie linguistique, que Michael Silverstein définit comme un ensemble de « croyances à propos de la langue et du langage telles que formulées par les utilisateurs comme une rationalisation ou une justification de la manière dont ils perçoivent la structure d’une langue et de son usage ».

Cette distinction entre idéologie et imaginaire est utile pour étudier ce qui se joue sur le plan de la représentation de la langue dans le roman en wolof.

- L’idéologie est très présente dans l’histoire de la production romanesque en wolof (puisque le roman en wolof naît de la volonté de lutter), contre la réduction de la littérature africaine au seul domaine de l’oral, qui l’exclut de la civilisation de l’écrit et contre le monolinguisme du colonialisme (Achille Mbembe)
 - en réaction à cet édifice idéologique qui repose sur une hiérarchie des langues, une génération d’intellectuels qui se présente comme l’héritière de la pensée de Cheikh Anta Diop va donc travailler à partir des 60’s à la standardisation du wolof et au développement d’un corpus moderne écrit
 - l’histoire du roman en wolof est donc lié à l’histoire de la décolonisation et à l’émergence d’un nationalisme linguistique africophone, appuyé sur l’idée que la nation indépendante doit se fédérer autour des langues nationales et non du français
- ⇒ Toutefois, ce que je souhaite montrer aujourd’hui c’est que lorsque l’on étudie la langue d’écriture des romans et la manière dont le wolof et les autres langues sont représentées dans les textes, on voit émerger un imaginaire langagier moins dogmatique, plus créatif et plus ouvert à la diversité

Après une brève présentation des enjeux idéologiques du roman en wolof en tant qu’expression d’un nationalisme linguistique décolonial, je vous propose donc de faire un

¹ HOUDEBINE Anne-Marie, « De l’imaginaire linguistique à l’imaginaire culturel », *La linguistique*, 2015/1 (Vol. 51), p. 3-40. DOI : 10.3917/ling.511.0003. URL : <https://www-cairn-info.ezproxy.univ-paris3.fr/revue-la-linguistique-2015-1-page-3.htm>

petit panorama de la diversité des imaginaires linguistiques représentés dans les romans en wolof.

Nous verrons que l'étude de l'imaginaire des langues dans le corpus romanesque tend à montrer

- d'une part une conscience aiguë de la diversité langagière partagée par tous les écrivains mais avec de grandes différences d'approche

- d'autre part, une tendance actuelle, illustrée par le dernier roman de BBD à ouvrir encore un peu plus l'imaginaire plurilingue pour mettre le roman en wolof en relation avec toutes les langues du monde

PP

1. Roman en wolof et nationalisme linguistique
2. Diversité de la langue et diversité de ses représentations – l'inscription des imaginaires
3. Écrire en wolof en présence de toutes les langues du monde : l'exemple du dernier roman de Boubacar Boris Diop – le roman, laboratoire d'un autre imaginaire langagier ?

PP

I. Roman en wolof et nationalisme linguistique – l'idéologie

- Les premiers romans en wolof ont été publiés au début 90's mais la genèse de ce genre remonte aux années 60
- 60's, les militants pour une Renaissance culturelle en langues africaines se mettent à produire des textes en wolof et travaillent à la standardisation d'un wolof moderne. Ils se réclament généralement de la pensée de Cheikh Anta Diop et font partie des opposants à Senghor
- Transformer le wolof en langue d'imprimerie, écrire des romans en wolof, c'est jeter les bases d'une conscience nationale² émancipée de la tutelle coloniale. Cheikh Anta Diop est très clair là-dessus : il n'y aura pas d'indépendance réelle sans rupture avec la langue coloniale PP :

On ne saurait insister suffisamment sur le fait que l'impérialisme culturel est la vis de sécurité de l'impérialisme économique ; détruire les bases du premier c'est donc contribuer à la suppression du second.

Le projet de Cheikh Anta Diop est d'abord un projet panafricain, il s'agit de faire du wolof une langue véhiculaire au sein d'un État fédéral d'Afrique noire³.

² Benedict Anderson, *Imagined communities: reflections on the origin and spread of nationalism*, London, Verso, 1991. L'ouvrage a été traduit en français par Pierre-Emmanuel Dauzat, : Benedict Anderson, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2002.

³ Dans un entretien avec Elara Bertho daté du 8 juin 2019, Souleymane Bachir Diagne disait à propos de Cheikh Anta Diop « il est beaucoup plus français et jacobin qu'il ne le croit, parce qu'il veut une langue unique. Cela n'a pas de sens d'avoir une langue d'unification : pourquoi le projet devrait-il être un projet qui imite l'État-nation, c'est-à-dire d'être homogène avec une seule langue, de manière centralisée ? » cf. « Un universel comme horizon. Entretien avec Souleymane Bachir Diagne », en ligne sur *Esquisse*, le carnet de recherche du laboratoire Les Afriques dans le Monde : <https://elam.hypotheses.org/2140> (consulté le 26/08/2021). Selon Boubacar Boris Diop, il faut distinguer l'unification linguistique jacobine du projet diopien d'unité culturelle cf. « Bachir Diagne, tu permets ? », *Senepus*, 08/09/2019, en ligne : <https://www.senepus.com/opinions/bachir-diagne-tu-permets> (consulté le 26/08/2021).

Ceci étant dit, ce nationalisme panafricain décolonial pose problème car on peut y voir un impérialisme wolof qui amplifie un mouvement de wolofisation⁴ qui est contesté au Sénégal par les locuteurs d'autres langues. En effet, le Sénégal est un pays plurilingue (plus d'une vingtaine de langues codifiées cf. décret 2001) et il n'y a d'ailleurs pas qu'en wolof qu'on écrit des romans. Je ne vais pas m'attarder sur cette question de politique linguistique mais pour comprendre les enjeux linguistiques du roman en wolof, je pense qu'il faut avoir en tête qu'il s'inscrit dans un projet révolutionnaire dont les grandes lignes sont les suivantes **PP** :

- Le roman doit participer à la standardisation de la langue
- Servir à alphabétiser la population
- Porter les aspirations de la population
- Être un vecteur d'émancipation

Sur le plan de la langue, la standardisation d'un wolof moderne écrit en alphabet latin se fait sur le modèle des langues européennes, avec un lissage des variations dialectales

- ⇒ standardisation va de pair avec homogénéisation
- ⇒ mais la représentation de la langue et son rapport aux autres langues dans les romans écrits en wolof témoigne d'un imaginaire moins dogmatique.

PP

2. Diversité de la langue et diversité de ses représentations – l'inscription des imaginaires

Les travaux de Lise Gauvin ont mis en évidence la conscience linguistique aigüe des écrivains francophones. On retrouve cette conscience aigüe chez les romancier·e·s en wolof, qui généralement écrivent d'ailleurs dans les deux langues. Leurs romans témoignent d'une sensibilité à l'hétérogénéité constitutive de la langue. La conscience que le wolof est divers et qu'il cohabite avec toute une diversité de langues est inscrite en profondeur dans ces textes. Mais elle se présente différemment selon les auteurs/autrices. Je prendrais 3 exemples, issus de l'œuvre romanesque de 2 romanciers et 1 romancière que j'ai développé dans ma thèse :

PP

- Mame Younoussé Dieng : représenter le wolof du Cayor

Aawo bi, le premier roman publié en wolof (1992) montre une tension, dans sa langue d'écriture, entre wolof vernaculaire et wolof standard. L'intrigue se passe dans la région du Cayor et l'on peut dire que la romancière a « écrit avec un accent », pour reprendre une expression de Chantal Zabus, elle donne une couleur cayorienne à la voix de la narratrice qui est une griotte.

On peut voir dans ce travail stylistique particulier une forme de résistance à l'homogénéisation voulue par l'entreprise de standardisation => une défense de l'hétérogénéité constitutive de la langue qui se réalise dans une diversité de dialectes.

PP

- Cheik Aliou Ndao : initiation au langage ésotérique

Autre exemple : dans *Mbaam aakimoo*, Cheik Aliou Ndao fait du roman le lieu d'une transmission de savoir sur la langue. Le romancier s'attache particulièrement à célébrer les usages ésotériques

⁴ Sur le phénomène de wolofisation, nous renvoyons à l'article de Donal Cruise O'Brien, « The Shadow-Politics of Wolofisation », *The Journal of Modern African Studies*, vol. 36, n°1, 1998, p. 25-46. Voir aussi Mamadou Diouf, *Histoire du Sénégal : le modèle islamo-wolof et ses périphéries*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001. Fiona McLaughlin a étudié comment l'identité haalpulaar s'est en partie construite en réponse à la wolofisation de la société. Voir Fiona McLaughlin, « Haalpulaar Identity as a Response to Wolofization », *African Languages and Cultures*, vol. 8, n°2, 1995, p. 153-168. Sur l'importance de la littérature dans la structuration de la communauté peule, nous renvoyons aux travaux de Mélanie Bourlet.

de la langue. Il s'agit de préserver et de transmettre des traditions qui se perdent avec les changements environnementaux et sociétaux.

Son écriture manifeste donc une autre forme de conscience de la diversité de la langue, ce n'est pas la saveur de l'accent qui l'intéresse. Sa sensibilité linguistique est plutôt une sensibilité à l'opacité, la musicalité et à la performativité d'énoncés intraduisibles qui sont des sortes de mixtures de langues⁵

Séex Aliyu Ndaw, *Mbaam Aakimoo*, vol. 1, Dakar, OSAD, 2007, p. 63-64

Cheik Aliou Ndao, *Mbaam Dictateur*, Paris, Présence Africaine, 1997, p. 61-63

Dafa am jat wu mu koy nuyoo suba su jot. Wax ji muy wax nag doonut i baati neen te day nirook lu ñu jaxase, wolof a ngi ci, pulaar, pasin ak lu néew lu jóge ci diine islaam bi ñuy ěmbaale cosaan. Booy déglu jat wi, gis ne wax ja, i baat yu tumuránke ñoo ko lal. Dañ mel ni ñooy maamaatu maami wolofu jamono ji. Yi ci ěpp raaf nañu ci xel yi, ba ku ñu ko tekkilul, doo ko xam. Ndeyu boroom kër gi nee na jat woowii muy jate jant bi, moom la picc mu tuuti mu ñu naan ndeer di jate jant bi, suba su xéyee. Nee na it picc yépp a ko ěpp. Waaye Yalla def na moo leen mën ñoom ñépp. Ba mu ci xeexal mooy jël ndam la. Ku ko ci jëkk a séen sax, faf naaw fu sore. Ndaw lu doy waaar ! [...] Lii moo tax, suba su ndeyu boroom kër gi toogee ba wééeru ci garab gi, ba janook jant bi, day jël baaramu sanqaleñ bi joxoñ ko ko, di ko jat jat wi ko ndeer di nuyoo naan ko :

Tee

Ci fi cafa

Mere mere bandum

Alla tan

Bismilaay ma nox

Kuma bëggë nox

Yalla naa la nox

Te des

Su noppee wax lii ba noppi, tufi ko ci baaraam bi, daldi ko sex. Buy noppi ci lii rekk, daldi woyof.

Tous les matins elle a un salut spécial à adresser à l'astre. Les phrases qu'elle emploie ne sont pas des mots familiers. On dirait un mélange. L'on y trouve du wolof, du pulaar, des codes, une influence de l'Islam teintée de traditions locales. Quand on écoute attentivement, l'on se rend compte que la litanie de la grand-mère est constituée de mots rares. Peut-être qu'ils sont les ancêtres du parler actuel. Ils n'existent plus dans le langage courant. Seul un cours aiderait à les comprendre. La mère du maître des cases explique que le salut laudateur, qu'elle adresse au soleil, chaque matin, est le même que celui de l'oiseau *ndeer*, le plus minuscule des volatiles. L'oiseau le plus petit et pourtant le plus fort. Il peut battre tous les autres. Dès que ses semblables l'aperçoivent, ils s'enfuient. C'est étrange. [...] Aussi chaque matin, adossée au tronc de l'arbre, assise dans la cour, l'auriculaire droit dressé vers le soleil, la mère du maître des cases parle-t-elle à l'astre comme le fait *ndeer*, le minuscule oiseau champion des volatiles :

Tee

Ci fi cafa

Mere mere bandum

Alla tan

Bismilaay ma nox

Kuma bëggë nox

Yalla naa la nox

Te des

Tee

Ci fi cafa

À chacun ses parents

Dieu l'Unique

Au nom d'Allah que je tue

Que Dieu me donne la puissance de tuer

Celui qui a désir de me tuer

Que je reste intact.

Quand elle termine, elle crache sur l'auriculaire et le porte à la bouche. Dès lors elle se sent délivrée.

PP

- **Boubacar Boris Diop**

BBD a publié 3 romans : DG en 2003, BKB en 2017 et ML (2022)

⁵ Dans une note de Sozaboy, Ken Saro-Wiwa présente son expérimentation linguistique comme une « mixture » cf. Myriam Suchet, *L'imaginaire hétérolingue...*, p. 11.

Dans ses romans, le wolof vernaculaire et le wolof véhiculaire cohabitent, incarnés par des personnages différents. Ses romans sont pleins du bruissement de la langue. Ils reflètent notamment les usages urbains : le personnage de Ngagne Demba dans BKB, illustre parfaitement le parler de ceux qu'on appelle généralement les Boy Dakar qui mâtinent leur wolof d'anglais (« Waaw Sister »). Dans le creuset polyphonique du roman diopien, on croise ainsi des personnages qui représentent un éventail très large de manières de parler wolof.

Au-delà de la diversité des manières de parler wolof, les romans de BBD ont la particularité de représenter un monde plurilingue. Dans *Doomi Golo*, le charretier a baptisé son cheval Kuwamini (espoir en swahili) et dans un passage qui se déroule à Gibraltar, un des personnages essaye de s'exprimer en espagnol.

⇒ Son dernier roman, *Malaanum lëndëm* va plus loin encore dans l'imaginaire plurilingue. C'est ce que je voudrais vous montrer dans la dernière partie de cette communication

3. Écrire en wolof en présence de toutes les langues du monde : l'exemple du dernier roman de Boubacar Boris Diop – le roman, laboratoire d'un autre imaginaire langagier ?

Dans son dernier roman, *Malaanum lëndëm* (littéralement 'le pagne de l'obscurité') BBD déterritorialise le roman en wolof. Le wolof est la langue de la narration mais l'histoire se déroule au Nigéria. Keba Jakité, un agriculteur sénégalais part enquêter sur la disparition de son ami Jonas Akintoye. Keba Jakité n'est pas wolof : il habite dans le Sénégal oriental, dans le département de Kédougou, frontalier avec le Mali et la Guinée, et son nom (Dhiakité) est un nom soninké (il me semble !)

Plusieurs passages mettent en scène le fait que les personnages ne parlent pas la même langue : Par exemple lorsque Keba fait remarquer à Tony, le frère de Jonas, qu'il n'y a que les Nigériens qui n'appellent pas la papaye, papaya :

Waaw, dégg naa ne yéen waa Niseryaa bu àddina sépp nee “pàppaaya”, ngeen ni déedéet *poppo* la ñuy wax

Autre exemple, quand Tony fait visiter le village d'Ingwini à Keba :

Danuy bàyyi Jacob mu yab say bagaas ci oto bi, jiitu nu kër ga, nun nu dox ndànk, ma mosal la tuuti ci Ingwini, sunu dëkk biñ ne moo dàq lem.
- Dàq lem... ?
- Waa-waaw, loolu la Ingwini tekki ci sunu lammañ...

La délocalisation de l'intrigue au Nigéria fait donc de *Malaanum lëndëm* un roman ouest-africain mais je pense qu'on peut aller plus loin et le lire comme un roman mondial⁶.

La dialectique du local et du global est au cœur de l'histoire de *Maalanum lëndëm*.

⁶ BBD a reçu cette année le prix Neustadt qui consacre un auteur mondial et je pense que l'écriture en wolof, qui à l'échelle du monde est une langue locale, d'extension assez réduite même si elle est parlée partout dans le monde par la diaspora sénégalaise, a en réalité fait passer BBD d'écrivain francophone à écrivain mondial.

Chacun des deux amis, Keba et Jonas, vit dans un village (Tànjura pour l'un, Ingwini pour l'autre) mais ces villages sont connectés au reste du pays, via la télé, via Wahtsapp, Twitter, Facebook, mais aussi du fait que ses habitants voyagent, reviennent, invitent d'autres personnes. Le roman montre également l'importance des réseaux de solidarité internationaux dans cette géographie globalisée qui relie les localités d'Afrique entre elles et au reste du monde. Ainsi, c'est à Oslo à l'occasion d'une rencontre organisée par l'organisation internationale des paysans, que Keba et Jonas se sont rencontrés.

Le roman est émaillé de noms de villes et de pays : Oslo, Beyrouth, Djibouti, Pyongyang, Bamako, Jenne, Bayreuth, Bànjul ; Amerig, Kàmbooj, Tógo, BeneN, Gàннаar, Lampedusa, Kodiwaar, Gàнна, Liberyaa, Ecópi, Kore, Suwedd, réewi Incas yaak Azteccas yaak Maya, Siin ak Wiyetnaam ak End

Cette mondialisation du roman entraîne un élargissement de l'imaginaire plurilingue au sens où l'entend Glissant. Je cite l'entretien avec Lise Gauvin intitulé :

Aujourd'hui, même quand un écrivain ne connaît aucune autre langue, il tient compte, qu'il le sache ou non, de l'existence de ces langues autour de lui dans son processus d'écriture. On ne peut plus écrire une langue de manière monolingue. On est obligé de tenir compte des imaginaires des langues. Ces imaginaires nous frappent par toutes sortes de moyens inédits, nouveaux : l'audio-visuel, la radio, la télévision. Quand on voit un paysage sud-africain, même si on ne connaît pas la langue bantoue, il y a une part de cette langue qui, à travers le paysage que l'on voit, nous frappe et nous interpelle même si on n'a jamais entendu un mot de bantou. Et quand on voit les paysages du plateau australien, même si on ne connaît pas un mot de la langue des aborigènes d'Australie, on est imprégné par quelque chose qui vient de là. On ne peut plus écrire son paysage ni écrire sa propre langue de manière monolingue.

Dans le même entretien, Édouard Glissant dit que le multilinguisme ce n'est pas parler plusieurs langues mais que :

C'est plutôt la manière même de parler sa propre langue, de la parler de manière fermée ou ouverte ; de la parler dans l'ignorance de la présence des autres langues ou dans la prescience que les autres langues existent et qu'elles nous influencent même sans qu'on le sache.

Dans *Malaanum lëndëm*, il me semble que BBD parle le wolof de manière ouverte. Je pense qu'on peut lire ce roman comme un roman écrit en présence de toutes les langues du monde.

Conclusion

Je conclurai en disant que l'imaginaire plurilingue qui se déploie dans ce roman l'inscrit me semble-t-il dans la perspective de l'universel de la traduction que défend Souleymane Bachir Diagne⁷. On est dans ce modèle traductif de la décolonisation dont on parlait mardi. Il y a quelque chose de très *Ngugien* dans la démarche de BBD : à la fois dans la conscience de la pluralité des langues et dans l'appel à la traduction que constituent ses textes en wolof. L'écriture en langues africaines n'est pas perçue comme un repli nationaliste mais comme une défense de la diversité des langues et un appel à traduire de langue à langue.

⁷ « un universel de la rencontre, un universel de la traduction, où les langues se rencontrent et se traduisent » Entretien avec Elara Bertho, « Un universel comme horizon. Entretien avec Souleymane Bachir Diagne », 07/02/2019 : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02171063>